

# Purifier et soumettre

## La violence sexuelle contre les républicaines durant la guerre d'Espagne

**YANNICK RIPA**

*Université Paris 8*

1940, la guerre civile espagnole à peine achevée, Luis Zapirain publie au Mexique, terre de refuge de nombreux républicains espagnols, *Terreur sur l'Espagne*. Ce titre met en exergue le recours à des pratiques qui n'appartiennent pas au code de la guerre – combat d'hommes en armes – qui tricote à mailles serrées violence/honneur/gloire/virilité et mort. Pour signifier ce dépassement, l'auteur illustre son propos d'un dessin pleine page : debout, se tient, titubante de blessures, une femme martyrisée par les Franquistes, robe déchirée, sein dénudé ; à ses pieds gît un homme mort. Voilà le couple « rouge » créé par la violence phalangiste, voilà le traitement infligé à chacun en fonction de son sexe. À l'homme, la mort, l'élimination physique, sentence sans appel car le laisser en vie serait danger. À la femme, la destruction de la féminité dans son paraître, par la tonte de ses cheveux, expression d'une purification qui trouve sa source dans la Bible ; celle-ci accordait à la tonte des vertus purificatrices, l'assimilant à un deuil symbolique qui, une fois passé, rendait l'hérétique digne d'être épousée par un chrétien. Aussi la tonte participe-t-elle de la rechristianisation de la société, de la *Reconquista* qui est « en temps de guerre ce que l'Inquisition est en temps de paix »<sup>1</sup>.

Comment oublier ce visage animalisé par la perte de la chevelure ? Seule une mèche, surnommée politiquement par ses bourreaux « le plumet d'Azaña », du nom du président de la République, permettra d'attacher ultérieurement un ruban aux couleurs de la monarchie. Sur le front de la suppliciée sont gravées, au fer rouge, les initiales UHP, le fameux *Uníos, Hermanos Proletarios*. Combien sont-elles à avoir subi cet affront parce que dans leur sang coulait « le virus marxiste » ?

Ils ont pris alors près de quatre-vingt femmes du village parmi les vieilles et les jeunes. Rends-toi compte, ma grand-mère avait près de 70 ans [...]. Ils nous rasèrent toutes et nous mirent là [dans un salon] ensemble. Et ensuite ils nous dirent qu'ils allaient nous donner de l'huile de ricin et c'est vrai car j'ai vu les deux bonbonnes de onze arrobes [...]. Le jour suivant, nous devions redescendre au même endroit et durant une semaine, ils nous ont rasées et fait faire le tour du village durant une heure environ. Toutes en groupe. Ils m'ont coupé les cheveux uniquement parce que j'étais la fille d'un rouge, c'est ce qu'ils m'ont dit.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> H. Southworth, *Le mythe de la croisade de Franco*, Paris, Ruedo Ibérico, 1964, p. 286.

<sup>2</sup> F. Romeu Alfaro, *El silencio roto... Mujeres contra el franquismo*, s. l., édité par l'auteur, 1994, p. 140.

## DES OUBLIÉES DE L'HISTOIRE

Les silhouettes de ces femmes se sont évanouies, leurs blessures tuées ; femmes paysages, les tondues de la guerre civile espagnole ont été évacuées des mémoires en tant que signifiants et, de ce fait, exclues du champ historique. À l'heure où des comptes sont demandés au franquisme, car « jusqu'à présent en Espagne, on a confondu amnistie et amnésie. Contrairement à l'Allemagne nazie, l'Afrique du Sud ou l'Argentine, le pays n'a pas fait son travail de catharsis »<sup>3</sup>, le retour de mémoire se fixe sur les disparus dans les geôles de la dictature et sur le sort des enfants<sup>4</sup>, il ne réclame pas une réflexion sur le sens des souffrances endurées par les femmes, de par leur sexe. La tonte, si peu évoquée, ne serait qu'une « vieille coutume fasciste », non-sens historique au regard de la jeunesse du fascisme d'alors ; les viols, dénoncés lors du conflit par la presse des deux camps comme uniquement commis par l'ennemi, sont pour les historiens une pratique guerrière ordinaire. On peut certes déplorer ce manque d'intérêt pour les femmes et leur histoire, mais on doit aussi souligner qu'il prive l'analyse historique d'une grille de lecture qui éclaire d'un nouveau jour l'ensemble du conflit. Si la guerre civile espagnole a très souvent été regardée comme une répétition générale de la Seconde Guerre mondiale, elle peut être aussi lue comme expérimentant un brouillage de la frontière des sexes durant un conflit : d'une part, elle inaugure des bombardements sur les civils, de grande ampleur, lesquels ne différencient pas les sexes et dessinent entre hommes et femmes une triste égalité, désormais immortalisée par le *Guernica* de Picasso, d'autre part, parce que conflit fratricide, elle convoque l'ensemble du corps social, contraint chacun et chacune à choisir un camp – fut-ce par l'obligation d'une fidélité géographique – la neutralité n'est pas possible. De plus, les belligérants n'opposent pas deux armées de métier ; aussi tout apport de bras, autant de fusils, est-il alors le bienvenu du côté des républicains : à l'annonce du coup d'État dont Franco prend rapidement la tête, une foule mixte s'empare des armes des casernes pour défendre le régime légitime contre les rebelles. Ces trois éléments – les bombardements aveugles, l'impossible neutralité et la prise des armes par les femmes – malmènent l'insertion traditionnelle de chaque sexe dans la guerre : aux hommes les armes, aux femmes les larmes<sup>5</sup>. Pourtant, les historiens ont été peu enclins à se pencher sur cette nouveauté, à essayer d'en comprendre les éventuels effets.

De fait, jusqu'à ces dernières années, la relation entre femmes et guerre n'a été trop souvent analysée qu'à travers leur victimisation ou leur refus supposé des combats en tant que mères. Cette approche insistait sur le fait que le port des armes était réservé aux hommes et que le champ de bataille était un espace exclusivement masculin où se déployait, au prix de leur vie, leur virilité, confondue avec le courage. L'évocation des violences faites aux

<sup>3</sup> Cit. dans F. Musseau, « Madrid rouvre les plaies du franquisme », *Libération*, 17 juin 2004, p. 10.

<sup>4</sup> Cf. M. Armengou, R. Belis, W. Ojeda, *Les enfants perdus du franquisme*, documentaire, 2002.

<sup>5</sup> Cf. M. Nash, *Rojas, las mujeres republicanas en la Guerra Civil*, Madrid, Taurus, 1999.

femmes, violences intimes, lors des conflits, trouvait alors place dans les effets secondaires de la guerre.

### **LA BANALISATION DU VIOL DE GUERRE**

L'expression « viol de guerre » rend certes compte d'une réalité, mais elle pose ces violences sexuées comme inhérentes à la guerre, soit parce que celle-ci libérerait des instincts sexuels réfrénés par les codes des temps de paix, soit parce que la victoire incite, sans mot dire, à ces violences. Inscrits dans les « en marge » de la guerre, ces viols, souvent collectifs, sont donc facilités, pour ne pas dire permis, par l'appréhension du corps des femmes : celui-ci participe du butin ; violé, il est l'ultime lieu de la victoire : au reste tout le champ lexical amoureux masculin ne relève-t-il pas du champ guerrier : conquérir, posséder... En possédant le corps de la femme de l'ennemi, le vainqueur atteint celui-ci et l'humilie, la victoire du soldat est ainsi complète.

Dans le même temps, et ce dans toute guerre, les violences portées contre les femmes sont instrumentalisées par le camp adverse : elles servent à barbariser l'ennemi, l'autre bien sûr, qui dépasse l'acceptable – le digne combat viril entre égaux – pour s'en prendre aux faibles, les femmes, souvent rejointes dans le camp des victimes passives par les enfants. En des formules répétitives, qui ont traversé les siècles et les frontières, l'accent est toujours mis sur l'ennemi qui rompt un code d'honneur tacite : « il s'en prend même aux femmes », « l'infâme ne respecte rien », et ce mot, atroce dans sa négation de la dimension humaine, contribue à effacer les femmes et le visage de leurs souffrances. Parfois est évoqué l'honneur bafoué, sans que l'on sache s'il s'agit de celui des femmes ou des familles. Rien de plus : à l'évidence, dans les documents de l'époque, comme dans l'historiographie, les violences faites aux femmes sont perçues et pensées comme allant de soi ; on frôle la banalisation qui sent peut-être l'excuse, le « oui, mais c'était la guerre »...

Les viols sont ainsi ramenés à un épiphénomène inhérent à la situation, car chevillé à la condition humaine – pensée une fois de plus au masculin – qui retrouverait dans ce contexte sa dimension bestiale. Cette lecture a conduit à considérer les violences faites aux femmes, toutes formes confondues, comme non politiquement significantes, à en confondre les formes, à ne pas s'interroger sur le caractère sexué et sexuel des violences : sexué car elles ne touchent que les femmes, sexuel car elles agressent leur féminité et leur intimité.

### **DES VIOLS POLITIQUEMENT SIGNIFIANTS**

La guerre civile espagnole déploie donc les deux actes de violences réservés aux femmes : la tonte et le viol, plus exactement, les viols car tout viol n'a pas même signification, même si, il faut le souligner, la violence subie par les victimes est, elle, la même et ne supporte pas cette analyse historique.

Premier constat, si le viol dit de guerre existe dans les deux camps, les républicains n'ont de cesse de le condamner et d'en punir les coupables ; les viols ne sont jamais instrumentalisés.

Rien de tel du côté des rebelles : le viol est même dans la bouche du trivial général Queipo de Llano la preuve de la virilité des nationalistes. Ainsi, lors d'une intervention à la radio de Séville, le 23 juillet 1936, il déclare : « Nos valeureux légionnaires et réguliers ont montré aux rouges ce que c'est d'être un homme. Et par la même occasion aux femmes de rouges ; elles ont enfin connu de vrais hommes et non des miliciens castrés ».

Cette vulgarité ne doit pas masquer le sens politique de cette affirmation : le fascisme s'est fait l'apologiste de la virilité ; la Phalange n'échappe pas à cette donnée : son fondateur José Antonio Primo de Rivera a rassemblé des jeunes hommes désabusés par la perte de splendeur de l'Espagne, ils les a convaincus qu'ils étaient, eux, les descendants des *Conquistadores*, de vrais hommes. Cet hymne à la virilité trouve dans la politique sa transposition : incarnation de la virilité, les phalangistes défendent un régime qui leur ressemble contre une république d'hommes castrés, contre un régime efféminé. La diatribe de Queipo de Llano ne dit pas autre chose : les viols sont, à ses yeux, une arme qui remet chaque sexe à sa place, par une nationalisation du corps des femmes, jugées responsables d'avoir transmis à leurs enfants le virus du marxisme, d'avoir gangrené l'Espagne par leur intrusion massive dans la société et la cité, depuis la législation féministe de la République d'avril 1931<sup>6</sup>.

Hors ces injures obscènes, on peut, de fait, distinguer trois types de viol : le *viol-menace* est brandi par les nationalistes pour effrayer les femmes restées neutres auxquelles ils annoncent qu'elles vont être violées par les républicains, si elles ne se placent pas sous la protection des nationalistes ; le *viol incitatif*, par personne interposée, est celui auquel les chefs nationalistes invitent les troupes maures, moyen d'éviter tout contact avec les femmes rouges qu'ils considèrent « pourries par le virus marxiste », enfin le *viol biologique* est, lui, perpétré par les fascistes ; quand les rebelles doivent faire retraite, les murs se couvrent de slogans : « le village sera perdu mais vos femmes accoucheront de petits fascistes ». Cette étrange lecture, qui fait du fascisme un donné biologique, est donc de même nature que dans le cas du conflit en ex-Yougoslavie, pourtant considéré à l'époque comme une rupture dans l'histoire des violences de guerre.

Le viol de guerre peut donc être un viol stratégique, voulu et dirigé.

### LA TONTE : BRISER LA FÉMINITÉ

Cette dimension est plus éclatante encore dans la pratique de la tonte. En effet, les premières tonsures de femmes, et uniquement de femmes, sont attestées dès le déclenchement du coup d'État au Maroc<sup>7</sup>, comme s'il y avait urgence à remettre les femmes au pas, à leur signifier que le temps de l'émancipation inaugurée par la République est fini. La violence du geste et la visibilité de l'agresseur semblent aussi l'expression d'une haine, celle notamment des militaires, à l'encontre des « nouvelles femmes », selon l'expression

<sup>6</sup> Sur les avancées républicaines, cf. D. Bussy Genevois, « Femmes d'Espagne, de la République au franquisme », dans *Histoire des femmes en Occident*, sous la direction de G. Duby et M. Perrot, t. 5, F. Thébaud (dir.), Paris, Plon, 1992, p. 169-183.

<sup>7</sup> C. O'Neill, *Una mujer en la guerra de España*, Madrid, Ed. Turner, 1979.

d'usage. Les tontes sont pour eux un exutoire de leurs ressentiments à l'égard des républicaines ; ils se posent en justiciers de la virilité, malmenée par l'affaiblissement du pouvoir masculin depuis l'insertion des femmes dans la République.

Sur le sol espagnol, la pratique des tontes accompagne la marche des rebelles ; elles s'amplifient avec le désarmement et le retour des femmes du front en septembre 1936, ce que l'on nomme la *Retaguardia*, et atteint une ampleur inégalée en novembre ; elle participe du plan franquiste dont le but est de « terroriser l'arrière hostile et [de] garantir ainsi une certaine sécurité »<sup>8</sup>.

Durant les premiers jours, ils rasaient les têtes des femmes et les obligeaient à boire de l'huile de ricin, puis ils les promenaient en sous-vêtements dans la rue de la ville. Le matin tu voyais des femmes qui pleuraient parce que leurs fils et leurs maris avaient été fusillés. Les cadavres, au lieu de les enterrer, ils les jetaient dans les rues. La classe ouvrière était complètement terrorisée à cause de la répression.<sup>9</sup>

Aux yeux des phalangistes, la tonte est le châtiment normal à infliger à des femmes qui sont coupables, estiment-ils, d'avoir trahi les devoirs liés à leur sexe, et, en premier lieu, celui de mère, puisque femme et mère se confondent dans la pensée de l'extrême droite espagnole. Les mères sont accusées d'avoir mis au monde des rouges ; parce que, disent les bourreaux, « leur vagin a engendré la pourriture républicaine », il doit être brûlé. Il est reproché, de plus, aux républicaines de n'avoir pas su inculquer aux leurs les principes de l'*Hispanidad*. À partir de la *Retaguardia*, les femmes montées au front sont poursuivies, elles, pour leur adhésion au camp « rouge » ; pourtant, c'est encore pour être sorties de leur rôle de femme, ce que les franquistes estiment être une trahison, qu'elles sont, elles aussi, agressées. Les femmes torturées, souvent préalablement tête et pubis tondu, attestent en effet de la fréquence de la violence contre leur poitrine, attribut féminin et symbole de maternité ; la violence verbale accompagne les coups, et les nationalistes jouent avec le verbe *mamar* [téter] pour assimiler, par son usage argotique, les rouges à des prostituées. La conscience politique des femmes est donc totalement niée ; cette négation est même théorisée par les psychiatres du camp nationaliste, ils ont à leur tête le docteur A. Vallejo-Nágera, une sommité, chef des Services psychiatriques de l'armée et Directeur du cabinet de recherches psychologiques de l'inspection des camps de concentration. Les conclusions de leurs travaux, fortement lombrosiens, sont établies à partir des observations cliniques dans un camp de prisonnières ; elles affirment que les « femmes marxistes » ont un caractère féroce aux appétits sexuels latents, à tendance criminelle ; 72% auraient un tempérament dégénéré et 50% sont étiquetées « débiles mentales<sup>10</sup>. Cette lecture psychiatrique ouvre la voie à une possible rééducation, dans

<sup>8</sup> A. Reig Tapia, *Ideología e historia sobre la represión franquista y la guerra*, Madrid, Ed. Editorial Akal, 1985, p. 123.

<sup>9</sup> R. Fraser, *Recuérdalo tu y recuérdalo a otros, Historia oral de la guerra civil española*, Barcelona, Editorial Crítica, 1979, t. 1, p. 378 (Livre paru en Angleterre sous le titre *Blood of Spain, the Experience Civil war, 1936-1939*, Londres, Allen Lane, 1979).

<sup>10</sup> « Psiquismo del fanatismo marxista, investigaciones psicológicas en marxistas femeninos delincuentes », *Revista Española de Medicina y Cirugía*, 9, 1939. Voir à ce sujet A. Carreras Panchón, « Los psiquiatras españoles y la guerra civil », *Revista*

laquelle s'inscrit la tonte, mais non le viol. Ainsi s'explique l'importance numérique des tontes ; toutefois, on ne peut ni attester d'un ordre de programmation, ni établir une comptabilité précise. En effet, longtemps, comme les violées, les tondues espagnoles se sont tues et la chape de plomb du franquisme les a enfermées dans un silence coupable, alors même qu'elles étaient victimes. La chute de la dictature n'a pas délié les langues : la pudeur des femmes, la volonté de rapiécer le tissu social, le silence dont sont toujours entourées les souffrances féminines, tout a contribué à taire cette pratique alors qu'elle appartient au paysage de la Guerre civile, comme semblent nous le rappeler les premières phrases du roman d'Ernest Hemingway *Pour qui sonne le glas* : « Robert Jordan vit son visage détourné et discerna tout de suite ce qu'elle avait d'étrange [. . .]. Elle avait un beau visage, pensa [-t-il]. Elle serait belle si on ne l'avait tondu »<sup>11</sup>. Dans la réalité, la tonte se poursuit encore sous le premier franquisme pour désigner à la communauté celles qu'il convient d'isoler de par leur dangerosité potentielle.

L'analyse de la répétition des violences dévoile des scénarii construits ; la montée chromatique de l'horreur n'est donc en rien déchaînement aveugle de la violence ; la tonte s'inscrit, d'une part, comme le viol, dans la stratégie de la répression, et d'autre part, à la différence du viol, dans une entreprise de purification ; la tonte lave le péché de toutes ces Marie-Madeleine, car la « croisade », c'est ainsi que les nationalistes nomment leur guerre contre le régime légitime, doit nettoyer. Ainsi la violence nationaliste contre les femmes est-elle extrêmement cohérente ; cette nationalisation du corps féminin par des violences sexuées et sexuelles participe bel et bien d'une stratégie militaire et politique, orchestrée et instrumentalisée par les dirigeants. Viols et tontes sont censés agir ici et maintenant, au cœur du conflit, mais se projettent aussi dans l'avenir de la société franquiste.

Le genre et son remodelage traversent donc la guerre qui oppose deux conceptions de l'Espagne : tuer la République c'est aussi mettre fin à une législation féministe, abattre un régime que ses adversaires qualifient d'efféminé ; restaurer la grandeur de l'Espagne c'est redonner sa virilité, sublimée par le fascisme, à l'*Hispanidad*, remettre chaque sexe à sa place, donc tuer la femme nouvelle, briser le « moi marxiste » pour intégrer l'individu femme dans la société franquiste, enjeu immense dont se chargera la Section féminine de la Phalange.

---

*de Estudios históricos de las ciencias médicas*, 13, 1986, p. 1-16.

<sup>11</sup> Ernest Hemingway, *Pour qui sonne le glas*, Paris, Éd. Heineman, Livre de Poche, 1963, p. 28.